

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

<b>PREMIERE ANNEE.</b>	<b>Paraissant le JEUDI.</b>	<b>NUMERO 30.</b>
<b>ABONNEMENTS.</b>	<b>2 CENTS</b>	<b>ADMINISTRATION ET REDACTION:</b>
Un an ..... \$ 1.00	<b>LE NUMERO.</b>	<b>32 RUE BONSECOURS</b>
Six mois ..... 50		Boite 1959, Bureau de Poste, Montréal.
Trois mois ..... 25		

MONTREAL, 24 NOVEMBRE 1881.



Périne éperdue se débattait. (Page 290, col. 1.)

## PÉRINE ROSIER.

(Suite.)

—Eh bien ! monsieur le docteur, êtes-vous content, et trouvez-vous qu'on ait soin de vous à l'auberge du *Chevreuil-d'Argent* ?

Le jeune homme comprit à merveille cette muette interrogation, et, tout en mélangeant l'eau-de-vie à son café, dans une proportion savante, il répondit :

—Admirable ! chère madame Clerget, admirable ! Je ne

vous dirai pas que vous vous êtes surpassée, car c'est impossible ; mais vous avez été digne de vous-même, et c'est sans contredit le plus bel éloge qu'il soit possible à un connaisseur de vous adresser.

Le visage de la maîtresse de l'auberge s'illumina d'une satisfaction orgueilleuse.

Le jeune homme reprit :

—Maintenant, ma digne hôtesses, si vous êtes libre, comme je l'espère, et si vous avez quelques instants à me consacrer, causions. Vous savez quel vil plaisir je prends à nos petits entretiens du soir. Si je ne vous questionnais point après mon repas, et si je ne vous attendais me répondre, il me semble

qu'il manquerait quelque chose à mon dessert et que ma digestion ne se ferait pas bien.

Ces paroles si flatteuses portèrent au plus haut point la jubilation de Mme Clerget, qui s'écria :

— Ah ! monsieur le docteur, quand bien même j'aurais des affaires de grande conséquence, je quitterais tout pour me mettre à vos ordres ; mais je n'en ai pas et je suis heureuse du grand honneur que vous voulez bien me faire.

Et l'aubergiste, prenant une chaise, s'assit de l'autre côté de la table, en face du médecin qui tira de sa poche un carnet et l'ouvrit à une page où se trouvaient écrits au crayon un grand nombre de noms.

Avant de reproduire l'entretien de Mme Clerget et du docteur Perrin, expliquons brièvement la situation de ce dernier.

Louis-Désiré Perrin appartenait à une famille de fermiers aisés du département de Haute-Saône, qui touche à celui des Vosges. Ses parents, ambitieux pour lui et voulant faire de leur fils autre chose qu'un simple paysan cultivateur, l'avaient mis au collège de Vesoul, et une fois ses études terminées d'une façon brillante, lui avaient enjoint de bien réfléchir et de se prononcer entre deux carrières également honorables : le barreau et la médecine.

Louis Perrin ne se sentait aucune vocation pour les luttes oratoires du tribunal civil et de la cour d'assises. Il décida qu'il suivrait les cours de la faculté de médecine, et partit pour Paris où, après quatre années d'un travail assidu, il conquit le titre de docteur.

La grande ville lui plaisait, il essaya de s'y créer une clientèle ; mais l'expérience lui prouva bien vite que, malgré tous ses efforts et malgré ses talents réels, il n'y parviendrait point et trainerait dans l'obscurité et dans la gêne une existence qui pourrait, ailleurs, être mieux employée.

Il eut le bon esprit de ne pas s'obstiner dans ce combat contre l'indifférence publique, où les plus forts sont vaincus lorsque certaines relations, des hasards inespérés, ou l'influence d'une heureuse étoile, ne viennent point les servir. Il abandonna Paris sans murmure, sinon sans regret, et il revint dans sa famille, prêt à saisir aux cheveux la première occasion de se caser qui se présenterait à lui.

Cette occasion ne se fit point attendre.

Un oncle, fixé dans les Vosges, écrivit un beau jour que le docteur Gérardmer, vieux médecin célibataire, très-bourru, mais fort estimé, venait de mourir au village de Rixviller, laissant disponible une clientèle qui lui rapportait, bon an, mal an, une dizaine de mille francs et qu'il était facile d'augmenter en déployant du zèle et de l'activité. Seulement, il ne fallait pas perdre un instant ; car du jour au lendemain, d'une heure à l'autre, pour ainsi dire, la place pourrait être prise.

Louis Perrin se mit en route le jour même. Il arrivait à Rixviller, loua la maison occupée par son prédécesseur, et, tandis qu'on faisait dans cette maison les réparations qu'il jugeait indispensable, il s'installa à l'auberge du *Chevreuil-d'Argent* et il acheta un cheval pour faire ses tournées.

Dans les campagnes, aussi bien qu'à Paris, il est indispensable de se faire connaître ; seulement les moyens d'arriver à ce but ne sont pas les mêmes, tant s'en faut.

A Paris, les réclames, les articles de journaux, les travaux scientifiques adressés à un monde spécial, ou tout au moins quelques recommandations puissantes, faites par des voix autorisées, peuvent conduire l'inconnu d'hier à la notoriété de demain.

En province, surtout lorsque le lieu de l'action est éloigné d'une grande ville, il est indispensable pour un jeune médecin de se présenter lui-même, de dire : Me voilà ! de faire en quelque sorte ses offres de service.

Ces inévitables débuts avaient quelque chose de blessant pour l'amour propre de Louis Perrin ; mais que faire, contre la nécessité, sinon se soumettre ? Il se soumit et résolut d'aller successivement se montrer chez tous les notables habitants du pays, dans un rayon de trois ou quatre lieues.

Cette résolution prise, il reconnut avec joie que son hôtesse, Mme Monique Clerget, allait devenir pour lui un auxiliaire d'une utilité prodigieuse, et que la Providence elle-même s'était donné la peine de le prendre par la main pour le mettre en rapport avec cette propriétaire honorable de l'auberge du *Chevreuil-d'Argent*.

La digne veuve était un vivant almanach des cinq cent mille adresses, bien autrement curieux et intéressant à feuilleter que celui de M. Didot, car, à la nomenclature aride des noms, des domiciles et des professions, elle joignait une infinité de renseignements inappréciables au double point de vue de la variété et l'exactitude.

En effet, Mme Clerget, habitant dès sa plus tendre enfance le pays où elle était née et qu'elle n'avait jamais quitté, curieuse comme une vraie fille d'Eve, et douée d'une admirable mémoire, connaissait toutes les familles, petites et grandes, à dix lieues à la ronde ; sa position d'aubergiste la mettait à même d'entendre raconter beaucoup ; elle questionnait volontiers ; elle n'oubliait jamais rien, et de tout cela résultait un prodigieux répertoire de faits, d'anecdotes, de détails, sur les situations, les fortunes, les caractères.

Louis Perrin, dès qu'il eut causé pendant cinq minutes avec son hôtesse (et cela arriva le jour même de son installation à Rixviller), se dit qu'il avait sous la main un trésor à exploiter, et, grâce au ciel, Mme Clerget ne demandait pas mieux que de se prêter à cette exploitation.

En conséquence, chaque soir, après son repas, il passait une heure à solliciter et à obtenir de la veuve des indications qu'il mettait à profit le lendemain ; et, grâce à ces utiles causeries, au lieu de s'en aller au hasard frapper à la porte d'inconnus qu'il aurait risqué le plus souvent de s'aliéner par d'involontaires maladresses, il consultait ses notes avant d'aborder chaque maison, et se voyant favorablement accueilli presque partout, grâce à sa connaissance préalable, superficielle, mais suffisante, des mœurs, des habitudes, des antécédents, des tenants et des aboutissants de chacun.

De là ces entretiens du soir, auxquels la veuve prenait un plaisir immense et le jeune docteur un vif intérêt.

Ajoutons que Louis Perrin, au moment où commence ce récit, était à Rixviller depuis dix jours environ, et rejoignons nos deux personnages dans la petite salle de l'auberge du *Chevreuil-d'Argent*.

III.—*Renseignements.*

Le jeune médecin dégusta lentement quelques gorgées de café additionné d'eau-de-vie, et alluma un cigare. Puis, comme il gardait le silence en jetant au plafond des bouffées de fumée blanche, Monique Clerget entama l'entretien en ces termes :

—Et votre maison, monsieur le docteur, ça avance-t-il ? Les ouvriers vont-ils rondement à la besogne ?

—Je ne suis pas mécontent ; répondit Louis Perrin. Ce matin, quand je me suis mis en route, ils avaient achevé les peintures et commençaient à poser les papiers. Dans quatre ou cinq jours ils auront fini, et mon père, alors, m'enverra des meubles qui sont tout prêts.

—Si bien que, vers le milieu de la semaine prochaine, vous vous installerez ?

—Je le pense.

—Il vous faudra une servante, monsieur le docteur, vous ne pouvez pas vous en passer. Vous êtes-vous déjà occupé d'en trouver une ?

—Ma foi, non.

—Si j'osais me permettre de vous donner un bon conseil... La veuve Clerget s'interrompt.

—Eh bien ? demanda Louis Perrin, pourquoi vous arrêtez-vous ? Achevez donc.

Eh bien ! monsieur le docteur, je vous dirais : n'en prenez pas une trop jeune.

—Et la raison ?

—Dah, vous comprenez, ici comme ailleurs, il y a des jaloux, des méchantes langues ! on ne peut point empêcher la rivière de couler, n'est-ce pas ? On tiendrait des propos... on *suchotevait*... les suppositions iraient leur train... Vous êtes garçon, et joli garçon, sans vous flatter... bref, ça vous ferait du tort dans le pays... Croyez-moi...

—Merci du conseil ! répliqua le médecin qui se mit à rire, il est bon, il est excellent, et je le suivrai d'autant plus volontiers que je ne me sens aucune velléité de prendre à mon service une jeune fille. Je compte même vous prier, madame Clerget, vous qui êtes pour moi si gracieuse et si obligeante, de me procurer une domestique. De votre main je l'accepterai les yeux fermés.

Monique devint rayonnante, comme si les feux du soleil couchant illuminaient son visage.

—Ah ! monsieur le docteur, s'écria-t-elle, votre confiance sera bien placée ! Je vous donnerai Magni Clément, dont je répons autant que de moi-même ! Une fille de quarante ans, ni belle ni laide, propre comme un sou, et aussi forte qu'un *schlitter* de la montagne. Elle tiendra tout en ordre chez vous, elle pensera votre cheval mieux qu'un homme, elle mettra le vin en bouteilles... enfin, c'est un trésor...—seulement...

—Ah ! il y a un : *seulement* ! fit le médecin en souriant.

—Mon Dieu, oui.

—Lequel ? Voyons.

—Elle n'est pas très-habile en cuisine, et, si on lui demande autre chose que de faire griller des côtelettes ou de sauter une omelette, la chère créature ne pourra point s'en tirer.

—Eh bien ! mais, l'omelette et les côtelettes, c'est tout à fait suffisant pour le déjeuner, ce me semble.

—Sans doute, mais le dîner ?

—Ne nous occupons pas du dîner, ma bonne madame Clerget, car j'ai l'intention de vous demander de me conserver comme pensionnaire. Quand on a goûté les chef-d'œuvre d'un cordon bleu tel que vous, on n'y renonce pas volontiers. Est-ce entendu ?

Nous savons déjà qu'en disant ce qui précède, le jeune médecin allait au devant de la plus caressée des ambitions de son hôtesse.

—Aussi Mme Clerget s'écria, triomphante :

—Si c'est convenu ! ah ! je le crois bien ! et je vous en cuisinerai, des petits plats, dont vous vous lécherez les doigts jusqu'aux coudes ! Sainte Vierge ! comme je vais vous soigner ! On m'a justement proposé hier une barrique d'un certain vin du Rhin qui n'a pas son pareil. Je l'enverrai chercher dès demain ! tout est convenu ! tout est arrangé ! Magni Clément entre chez vous, vous lui donnerez cent vingt francs de gages, et elle sera heureuse comme une reine.

Puis, faisant faire à la conversation un brusque crochet, la veuve demanda sans transition :

—A propos, monsieur le docteur, êtes-vous content ? Avez-vous vu beaucoup de monde aujourd'hui ?

—Je suis allé dans une vingtaine de maisons.

—Peut-on savoir lesquelles ?

Louis Perrin prit son carnet et lut les noms à haute voix.

—Et, reprit Monique, vous avez été bien reçu partout, j'en suis sûre ?

—A merveille, tous ces braves gens m'ont promis que, le cas échéant, ils ne s'adresseraient à aucun autre médecin qu'à moi.

—Ça ne pouvait pas manquer ! un docteur comme vous, reçu par l'Académie de Paris ! On a pas l'habitude d'en voir beaucoup de pareils dans nos pays ! Avant un an, c'est moi qui vous le dis, vous aurez des pratiques à n'en savoir que faire, c'est certain, aussi vrai que je suis une brave femme ! et vous gagnerez des mille et des cent ! et vous ferez fortune !

—J'en accepte l'augure, répliqua Louis Perrin avec un sourire. Puissiez-vous être bon prophète.

—Vous verrez ! vous verrez ! Mais vous avez encore un grand nombre de familles à visiter.

—Oui, pas mal.

—Où irez-vous demain, sans indiscrétion ?

Le jeune homme consulta de nouveau son carnet.

—Je compte commencer, dit-il, par Mme la comtesse de Kéroual.

—Au château de Rochetaille, à une petite lieue et demi d'ici, fit la veuve Clerget.

—Et, reprit Louis Perrin, je pense que si vous savez quelque chose de particulier sur Mme de Kéroual, vous serez assez obligeante pour me l'apprendre.

—Ah ! monsieur le docteur, tout ce que je sais est à votre disposition. D'ailleurs, il n'y a que du bien à dire à l'endroit de Mme la comtesse. C'est une brave dame, une très-brave dame, un cœur d'or, et tout un chacun la comble de bénédiction dans les alentours de son château, car elle répand ses bienfaits comme le bon Dieu, des deux mains et sans compter.

—Mme de Kéroual possède une grande fortune, sans doute ?

—On n'en sait pas au juste le chiffre ; mais ça doit aller,

pour le moins, dans les soixante à soixante-dix mille francs de rente.

—Son mari, M. le comte de Kéroual, habite-t-il avec elle ?

—Hélas ! la pauvre chère dame est veuve depuis deux ans. Il ne lui reste, de son mariage, qu'une petite fille de trois ans belle comme un ange.

—La comtesse est jeune encore, sans doute ?

—Oh ! c'est tout au plus si elle a trente ans.

—Et jolie ?

—Mignonne tout à fait et bien avenante de visage, quoiqu'un peu trop pâlotte depuis son veuvage. Ça se comprend... l'effet du chagrin. Faut croire qu'elle aimait son mari, comme ça se doit, la chère dame. Sans compter que M. le comte était un homme superbe, et, s'il avait quarante ans, c'est le bout du monde !

—La famille de Kéroual est-elle originaire de ce pays ?

—Non. Je me suis laissé dire que feu M. le comte était de la Bretagne. Le château de Rochetaille et les terres qui en dépendent, et qui ne sont pas de grande conséquence, viennent à madame de la succession d'un oncle. Le comte et la comtesse ne passaient guère à Rochetaille que deux ou trois mois d'automne, et, le reste du temps, ils habitaient Paris ; mais, depuis que madame est veuve, elle ne va plus à Paris du tout et elle reste à la campagne hiver comme été.

—Savez-vous bien, ma bonne madame Clerget, que voilà une conduite digne d'Arthémise.

—Arthémise... répéta l'aubergiste. C'est bien possible, monsieur le docteur, et ça doit être vrai, puisque vous le dites ; mais je ne connais pas cette personne.

—Mme de Kéroual reçoit-elle beaucoup de monde ? reprit le médecin.

—Du vivant de M. le comte, le château était en tout temps plein d'amis et de connaissances qui venaient de bien loin. C'étaient tous les jours des dîners où rien ne manquait, car on n'épargnait point l'argent, et le cuisinier de Rochetaille avait servi à Paris chez un ministre. Un habile homme, monsieur le docteur (pas le ministre, le cuisinier) ; il aimait à s'instruire dans son art, quoiqu'il en sût plus long que pas un, et, un jour qu'il avait déjeuné ici par hasard en revenant je ne sais d'où, il m'a demandé la recette de mes œufs brouillés aux queues d'écrivisses, tant il avait trouvé ce plat bon et bien fait. Vous voyez qu'il s'y connaissait. Bref, on vivait en fêtes au château : les chevaux, les chiens, les grandes chasses ! la musique ronflait ! on dansait à s'en décrocher les jambes. Ah ! c'était le bon temps !

—Et aujourd'hui ?

—Aujourd'hui, Mme la comtesse a mis bas presque tout son train, renvoyé le cuisinier, congédié les trois quarts des valets, vendu les chiens, supprimé les chevaux, à l'exception de trois ou quatre. Ah ! elle doit faire de fameuses économies, le chère dame.

—Ainsi, elle ne reçoit plus ?

—Plus personne, à l'exception d'un parent à elle, un cousin, le baron de Strény, qui vient de temps en temps passer quelques jours au château. Il y a des gens qui prétendent que M. le baron cherche à consoler Mme la comtesse, et qu'il pourrait bien l'épouser un jour ou l'autre. Est-ce la vérité, ou est-

ce un mensonge ? Vous comprenez bien, monsieur le docteur, que je n'en sais pas le premier mot.

—Mais, ce monsieur de Strény, vous le connaissez ?

—Quand il est au château, je le vois passer à cheval quelquefois, car Mme la comtesse a gardé un cheval de selle tout exprès pour lui.

—Quel homme est-ce ?

—Oh ! un joli homme ! Quelque chose de bien, impossible de dire le contraire, et toujours mis mieux qu'un prince. Il a des petites moustaches noires aussi fines que de la soie et tournées en crochet comme des accroche-cœurs. Il porte sur l'œil un carré de verre attaché à un ruban. Il a l'air plus hardi et plus insolent qu'un page de cour. Avec tout ça, il ne me plaît pas beaucoup, à moi. Beau garçon, oui, mais mauvaise figure.

—M. de Strény est-il en ce moment à Rochetaille ?

—Je ne crois pas. Le jardinier, Jérôme Pichard, est venu boire un coup ici il y a trois jours, et il n'en a rien dit. Mais voici déjà quelque temps qu'on n'a vu M. le baron, et certainement il ne tardera guère à arriver.

—Mme de Kéroual avait-elle un médecin attitré dans le pays ?

—Oui, le docteur Gérardmer, votre prédécesseur ; mais, quoique Mme la comtesse ne paraisse pas bien vigoureuse, elle n'est jamais malade.

Eu ce moment, l'entretien fut brusquement interrompu par la grosse servante Marie-Jeanne, qui fit irruption dans la petite salle.

—Eh bien ! ma fille, qu'est-ce que c'est ? s'écria Mme Clerget. Le feu est-il à la maison ?

—Ah ! que nenni, bourgeois. Ça ne serait point à souhaiter, répondit Marie-Jeanne avec un rire énorme.

—Enfin, voyons, tu veux quelque chose ?

—Moi, bourgeoise, rien du tout. Mais c'est les rouliers qui demandent de l'eau-de-vie et les faiseurs de tours qui veulent compter avec vous avant de s'en aller.

—C'est bon, c'est bon, j'y vais, fit Monique en se levant. Excusez-moi, monsieur le docteur, si je vous quitte pour un moment ; mais dans des états comme le mien, voyez-vous, on est jamais libre.

Et la veuve suivit Marie-Jeanne dans la grande salle.

Le saltimbanque et sa femme avaient achevé leur repas. Ils étaient assis près du feu, sous le manteau de la haute cheminée, et la jeune femme tenait sur ses genoux et appuyait contre sa poitrine sa petite fille endormie.

—Comme ça, décidément, vous partez, mes braves gens ? leur dit Monique. Si l'offre d'un bon lit peut vous décider à passer la nuit ici, acceptez ; ne vous gênez pas, vous me ferez plaisir.

—Cela nous est impossible, madame, je vous le répète, répondit la jeune femme ; mais nous sommes bien touchés de toutes vos bontés, et Jean, mon mari, a voulu vous en témoigner lui-même sa reconnaissance avant d'aller atteler le bidet à la carriole.

Le saltimbanque s'était levé ; il murmura quelques paroles de gratitude que Mme Clerget se hâta d'interrompre en lui demandant :

—Qu'est-ce qu'il y a donc dans cette gourde que vous portez là en sautoir ?

—Il n'y a que de l'eau, répondit-il.

—Mauvais breuvage quand les nuits sont fraîches ! s'écria la veuve.

Et, faisant signe à Marie-Jeanne d'apporter une bouteille d'eau-de-vie, elle prit la gourde du saltimbanque, jeta l'eau qu'elle contenait et la remplaça par de l'alcool.

Une expression de vive inquiétude se peignit sur le visage de la jeune femme, tandis qu'une joie presque bestiale illuminait les traits fortement accentués du mari. Il remercia de son mieux et il se hâta de sortir pour aller atteler la carriole.

Alors la saltimbanque tendit une pièce de cinq francs à Mme Clerget en balbutiant :

—Je ne vous dirai pas de vous payer, madame, car nous vous devons assurément beaucoup plus que vous n'allez recevoir de nous ; mais j'acquitte le prix modeste dont votre charité veut bien se contenter.

—C'est bon, c'est bon, murmura la veuve en fouillant dans sa vaste poche d'où s'échappa un bruit de mitraille ; car cette poche, véritable capharnaüm, contenait des trousseaux de clefs, des aiguilles à tricoter, des pièces d'argent, petites et grosses, et deux ou trois poignées de monnaie de billon. Voilà vos cinquante sous, continua-t-elle en donnant cette somme à la jeune femme.

Puis, mettant dans la main de la petite fille presque endormie la pièce de cinq francs qu'elle venait de recevoir, elle ajouta :

—Tiens, cher trésor, voici pour t'acheter demain des bonbons à la foire de Remiremont.

Et Mme Clerget, afin d'éviter des remerciements de la jeune mère, feignit de se croire appelée dans la pièce voisine et quitta précipitamment la grande salle.

La saltimbanque attendrie, se dirigea vers la cour de l'auberge en se disant à elle-même :

—Allons, il y a encore de bonnes gens sur la terre.

La cour du *Chevreuil-d'Argent* était carrée et assez vaste, comme toutes celles des hôtelleries de province. Les écuries occupaient l'un des côtés ; de l'autre, se trouvait un hangar servant de remise. La porte charretière donnant sur la rue du village, et recouverte d'un chaperon de tuiles, faisant face à la maison.

Une lanterne à vitres recouvertes d'un grillage, suspendue dans l'écurie, permettait de voir le saltimbanque en train de placer un haruais poudreux sur la maigre échine d'une haridelle indescriptible.

Tout en s'occupant de cette besogne, il chantait à tue-tête la vieille chanson de maître Adam :

Si quelque jour, étant ivre,  
La mort arrêtait mes pas,  
Je ne voudrais pas revivre  
Après un si beau trépas.

Il s'interrompit pendant une seconde pour donner une vigoureuse accolade à la gourde suspendue à son côté et remplie par les soins de Monique Clerget, et il continua d'une voix de plus en plus joyeuse et retentissante :

Je m'en irais, dans l'averne,  
Faire énvivrer Alecton  
Et bâtir une taverne  
Dans le manoir de Pluton.

—Ah ! le malheureux, le malheureux ! balbutia la jeune femme avec un découragement profond, il ne se corrigera jamais !

Elle traversa la cour, s'approcha de la porte de l'écurie, et d'un ton suppliant elle dit :

—Au nom du ciel, Jean, ne bois plus, donne-moi cette gourde.

—Tiens ! tiens ! tiens ! s'écria le saltimbanque avec un gros rire, tu veux la gourde et pourquoi donc ça ?

—Parce que tu es ivre déjà, et que, si tu continues, tu ne seras plus capable, tout à l'heure, de conduire la carriole ; songe que la nuit est noire, que nous sommes dans un pays de montagnes et que tu peux exposer ta femme et ta fille aux plus grands dangers.

—Périne, ma tendre moitié, répliqua l'ivrogne, sois paisible ! Rien n'éclaircit la vue comme une goutte de bonne eau-de-vie, et celle-là est excellente. Huc, bidet ! allons, *Cog-en-pâte*, détale, mon fils !

#### IV.—Périne.

L'infortuné quadrupède que le saltimbanque appelait *Cog-en-pâte*, par antiphrase sans doute, car il était habituellement soumis pour toute nourriture au régime de l'herbe poudreuse et rare croissant sur les talus des fossés le long des routes, offrait aux regards attristés le spécimen d'une maigreur indescriptible. Ses os tranchants semblaient prêts à percer sa peau de toutes parts, et lui donnaient l'apparence d'une préparation d'anatomie bien plus que d'un animal vivant.

—Huc, bidet ! répéta le saltimbanque ; et la pauvre bête qu'il tirait par la bride sortit de l'écurie clopin-clopant, secouant d'une façon mélancolique le grelot fêlé suspendu à son cou, et se dirigea vers le véhicule auquel elle allait être attelée.

Ce véhicule était une longue charrette à deux roues, démantelée ; des cerceaux recouverts de grosse toile lui faisaient une sorte de capote grâce à laquelle on pouvait braver, tant bien que mal, le soleil et la pluie.

Cette carriole, qui sonnait la ferraille et paraissait devoir se disloquer au moindre mouvement, contenait la malle aux costumes, les ustensiles de ménage, les piquets et les rideaux de coutil nécessaires pour dresser la baraque au milieu des champs de foire, et enfin le tableau traditionnel sur lequel un pinceau naïf, mais violemment coloriste, avait peint la femme phénomène, du poids de trois cents kilos, l'alcide forain soulevant un canon avec sa mâchoire ou à bras tendu, le veau à deux têtes et le *grrrrrand* serpent de mer, excentricités merveilleuses, bien capables de faire naître et de pousser à son paroxysme la curiosité des populations, mais qui n'existaient plus guère, hélas ! que sur la toile, la femme phénomène ayant depuis six mois quitté nos saltimbanques pour s'attacher à la fortune d'une entreprise rivale, et le veau à deux têtes ayant succombé, dans la fleur de son âge, à une pleuro-pneumonie aiguë, malgré les soins les plus paternels.

(La suite au prochain numéro.)

## GEORGE et LOUISE.

XVIII

(Suite.)

—Vous ne devineriez pas ce qu'il y a là-dedans, monsieur Florence; je vous le donne en cent.

—Non, je ne sais pas deviner.

—Eh bien! dit-il, c'est le consentement du beau-frère Jacques au mariage de son fils avec la fille de Jean....

—Comment!... m'écriai-je tout pâle, est-ce possible?

—Lisez vous-même.

Et je lus, les yeux troubles: "A ces conditions, je donne mon consentement au mariage de George avec Louise."

Les conditions étaient que la maison du grand-père Martin serait constituée en dot à Louise, et que Jean lui restituerait à lui, Jacques, la quotité disponible dont leur père l'avait frustré au profit de son frère; la dite quotité portant intérêts à raison de cinq pour cent, depuis l'entrée de Jean en jouissance!

Comme l'inquiétude me revenait en lisant ces conditions, et que, tout ébahi, je lui rendais la lettre, disant:

—C'est bien!... mais... monsieur Picot... l'autre... l'autre n'acceptera jamais...

Il se mit à rire, et, ouvrant un tiroir, il me tendit une autre lettre en silence. Du premier coup d'œil, je reconnus l'écriture de M. Jean: —Il acceptait tout!... —Et pour la première fois depuis longtemps, mon cœur s'épanouit; je me mis à crier:

—Ah! maintenant je comprends la guérison de Louise... La bataille est gagnée!...

—Oui, dit M. Picot, les deux vieux entêtés sont en déroute!... Ils sont partis comme des déserteurs, plutôt que d'assister au bonheur de leurs enfants; il aurait fallu se réconcilier, reconnaître qu'ils avaient eu tort de se haïr depuis trente ans, et d'empoisonner notre existence à tous, la mienne, celle de ma pauvre Catherine, leur sœur, celle de leurs enfants, de leurs amis et même des honnêtes gens de ce village... Il aurait fallu s'embrasser devant tout le monde!... L'orgueil, cet abominable orgueil qui est cause de toutes leurs misères, l'orgueil les a fait se sauver. Ce sont des barbares, de vrais barbares!...

Eufin, voilà... On se passera d'eux. Vous, monsieur Florence, vous remplacerez le père de George à la noce,—c'est la volonté de Jacques! — et moi, je remplacerai le père de Louise. La fête n'en sera pas moins agréable; au contraire, car ce ne serait pas déjà si gai de voir là un Attila au bout de la table, et un Gengis-Kan à l'autre bout!

Il riait; moi j'avais envie de danser.

En ce moment, une sorte de tumulte s'éleva au dehors, un bruit de pas, et M. Picot, se levant, dit:

—Ça doit être lui!

C'était George, parti de grand matin au bois, et que M. Picot avait envoyé chercher en toute hâte par les domestiques de son père. On avait eu de la peine à le trouver.

M. Picot, ouvrant la fenêtre, lui cria:

—Par ici, George, par ici!... Arrive donc... on t'attend depuis longtemps.

George, avec son grand feutre et ses hautes guêtres, restait là tout étouffé.

—Entre!... entre donc, lui dit M. Picot en riant; l'oncle Jean est parti, nous sommes les maîtres de la maison.

—Et comme George entra, en demandant:

—Eh bien! me voilà!... De quoi s'agit-il, mon oncle?

Il s'agit de te marier avec Louise, lui dit M. Picot, en le regardant par-dessus ses lunettes Hein!... qu'est-ce que tu penses de ça? J'espère que nous ne ferons pas d'opposition, nous, puisque les deux vieux entêtés consentent....

Il lui tendait les deux lettres; mais George, d'un coup, était devenu pâle comme un mort, ses genoux pliaient; et si moi, son pauvre vieux maître d'école, je ne l'avais pas soutenu dans mes bras, il serait tombé.

—Allons... allons... George, lui disais-je, voyons... à cette heure, vas-tu te trouver mal?

—Ah! fit-il, monsieur Florence, si vous saviez ce que j'ai souffert!... Je croyais Louise perdue... je venais... et maintenant...

—Diable! dit M. Picot attendri, je t'ai peut-être annoncé la chose trop brusquement... J'aurais dû te faire prévenir... mais je voulais t'annoncer la bonne nouvelle moi-même!... J'espère que ça ne t'empêchera pas de m'embrasser, neveu?

Alors ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, puis ce fut mon tour; ensuite George, s'essayant, lut les deux lettres,



C'est ce que j'ai vu de mes propres yeux! (Page 287, col. 2.)

tellement émue qu'il ne pouvait dire un mot, et nous regardait comme un rêve.

—Et Louise, faisait-il, Louise!... Louise!

—Ah! oui, Louise! dit M. Picot en riant; il faut aussi qu'elle consente!

Et ouvrant la porte à côté, il cria:

—Louise, est-ce qu'on peut entrer?... Est-ce qu'il est temps?

—Oui, entrez! répondit une voix faible.

George se précipita dans la chambre. Nous le suivîmes. Il était déjà aux pieds de Louise, assise, bien faible et pâle, dans un grand fauteuil, et vêtue de cette même petite robe bleue qu'elle portait le jour de la voiture de regain. La pauvre enfant avait voulu revêtir cette robe, qui lui rappelait son premier souvenir d'amour, et Mme Jacques Rantzau elle-même la lui avait mise. Elle tenait dans ses petites mains blanches la grosse tête crépue de George; elle avait les yeux fermés, et deux larmes brillantes coulaient sur ses joues pâles. Je n'ai jamais eu l'idée d'un bonheur pareil. George sanglotait tout bas; il poussait de petits cris comme un enfant. Sa mère, debout derrière le fauteuil de Louise, pleurait les mains sur sa figure; la pauvre femme, après tant d'années de servitude, avait aussi un jour de bonheur.

A la fin, George se leva, la figure inondée de larmes, et ils s'embrassèrent longtemps.

M. Picot et moi, debout à côté d'eux, recueillis, nous rappelant tous les deux des joies semblable dans le lointain de la vie; de ces joies qui ressemblent, au milieu des douleurs sans fin de l'existence, des chagrins des inquiétudes, à ces étoiles brillantes qu'on voit toujours luire derrière les nuages; les nuages passent, sombres, tristes, ils vont, ils viennent, et l'on se dit: —L'étoile est là... toujours là! —Aux moments les plus sombres, elle reparait éclatante et limpide. Ainsi de l'amour et de son souvenir!...

Ai-je besoin maintenant de vous raconter le reste: le rétablissement de Louise, l'apposition de nouvelles affiches, les publications au prône et la célébration du mariage? Ai-je besoin de vous peindre le père Florence, son gros bouquet à la boutonnière, jouant et chantant aux orgues avec un enthousiasme extraordinaire? Et puis la grande table de noce, magnifiquement servie, entourée de joyeuses figures riant, buvant, au milieu du cliquetis des verres et des bouteilles, pendant que la troupe des bohémiens, dans la salle voisine, exécutait des airs, tour à tour attendrissants et joyeux? Non! toutes ces choses sont connues; qu'est-ce qui n'a pas assisté à quelque noce, s'il n'a pas eu le bonheur d'en célébrer une pour son propre compte.

Je ne parlerai donc pas de cela, ni du bonheur de George et de Louise dans cette occasion mémorable.

Ils ne voulurent pas rester dans la maison de M. Jean, et s'établirent dès le lendemain dans une jolie maisonnette au bout du village, le petit jardin derrière, sur la Sarre. Cette demeure un peu retirée, avec ses persiennes vertes et son balcon, au bord de la rivière, leur plaisait mieux; et puis George ne voulait pas chasser son beau-père de sa vieille maison, cela lui paraissait injuste.

C'est donc là qu'ils s'établirent.

George, heureux, redevint très-bon; il rétablit dans leurs

places tous les bûcherons, les ségares et les schlitteurs qu'il avait renvoyés.—Il ôta ses gros souliers ferrés, son grand feutre râpé, ses vieilles guenilles, et s'habilla d'une façon coussue, selon les usages du pays et le goût de Louise.

Tous les jeudis j'étais invité chez eux, et je jouais sur le bon piano de Paris, qu'on avait transporté là, des airs d'*Obéron*, de la *Dame Blanche*, ou de *Robin des bois*, qui nous aidaient à passer les après-midi de l'hiver. Louise et George chantaient; moi je les accompagnais dans la joie de mon âme; nous ne trouvions jamais le temps trop long.

Toutes ces choses sont naturelles, je pourrais me dispenser de les dire. Mais ce que je ne veux pas oublier, et qui vous paraîtra bien extraordinaire, c'est que les deux vieux étant revenus dans leurs maisons, quinze jours ou trois semaines après le mariage, ne s'aimèrent pas plus et ne se firent pas meilleure mine qu'avant.

Ils vieillirent vite! Ils perdirent leur influence! Tout s'en allait vers les jeunes gens, qui devaient succéder à tous les biens; c'est là, sur la Sarre, que se portaient toutes les affaires; c'est là qu'on allait emprunter, qu'on payait les rentes, les fermages, qu'on proposait l'achat des coupes; enfin la vie se retirait des anciens et se portait vers la jeunesse: chose éternelle! La mère de George était souvent avec ses enfants; elle commençait à jouir d'une petite part de bonheur; d'autant plus que M. Jacques se plaisait dans la solitude, et qu'il avait même donné sa démission de maire, pour être seul.

Au milieu de tout cela, vers la fin de l'automne suivant, brilla tout à coup un rayon de soleil pour ces deux vieux rois détronés; car c'est comme cela que je les ai toujours regardés, ces Rantzau! C'est comme cela que je me suis toujours figuré les Clovis, les Childéric, les Childébert, dont nous sommes chargés d'enseigner la belle histoire aux enfants: —Toi pour moi, rien pour les autres! —Voilà le fond de leur justice!... Quelquefois, mais rarement, ils laissaient une petite part à saint Christophe ou à saint Magloire, qui leur donnait l'absolution de leurs crimes lorsque la colique venait à les prendre, et qu'ils voyaient reluire de loin les flammes de l'enfer!

Ces deux vieux monarches déchus apprirent qu'un descendant mâle venait de leur maître sur la Sarre; ils tressaillirent de joie, mais sans quitter leur palais pour aller le voir; ils avaient peur de se rencontrer là-bas! Il fallut donc que la vieille sage-femme Ména leur portât ce successeur de la bonne race.

Il paraît que la figure de ce nouveau Rantzau leur plut, car depuis ce moment tous les deux se le disputèrent; il se firent la guerre d'une nouvelle façon: le petit Jean-Jacques, comme on l'avait nommé, devait rester autant chez l'un que chez l'autre; et tant qu'il était chez l'un, l'autre l'attendait avec impatience, regardant derrière ses rideaux. Et pour l'avoir un peu plus longtemps, chacun d'eux se procurait tout ce qui pouvait lui plaire; ils avaient dans leurs armoires un magasin de bibés, de jouets et de confitures! De sorte que Jean-Jacques, avant de savoir parler, était déjà leur maître, et que ces deux vieux orgueilleux se mettaient à quatre pattes pour le faire rire, et galopaient dans la chambre le bambin sur le dos.

C'est ce que j'ai vu de mes propres yeux.

Quand Jean-Jacques poussait un cri, sans savoir encore lui-même ce qu'il voulait, tous les domestiques du grand-père



Jean ou du grand-père Jacques étaient égarés d'inquiétude.

Ainsi la haine de ces deux hommes ne pouvait s'éteindre, même par l'union de leurs enfants ; après les avoir rendus misérables toute leur vie, cette haine terrible aurait encore fait le malheur de leur petit-fils, si George et Louise n'y avaient mis bon ordre.

Voilà ce qui produit l'injustice des pères de famille qui favorisent un de leurs enfants au détriment des autres ! Cela montre combien sont insensés, si j'ose même dire dépourvus de cœur et de tout sens commun, ceux qui voudraient rétablir chez nous l'inégalité des partages, en donnant aux père et mère le droit de tester, sans autre loi que leur caprice ou leur orgueil ; de dépouiller ceux qui ne penseraient pas comme eux, au profit de celui qui crierait toujours : " Oui, papa !... Vous avez raison, papa !..." Autant dire tout de suite que les frères se massacreraient entre eux, et que nos ennemis les Allemands n'auraient plus qu'à profiter de nos dissensions, pour se précipiter sur nous et nous asservir. Tous les déshérités, et ce serait le grand nombre, n'iraient certainement pas se battre, pour défendre le bien des hypocrites et des égoïstes qui les auraient volés !

C'est par là que je finis, en m'excusant d'avoir parlé trop longtemps.

Un mot encore.

Les frères Rantzau ne devinrent pas très vieux, comme leur père Antoine et leur grand-père Martin. Jean mourut le premier, à l'âge de soixante-quatre ans. Alors Jacques fut tranquille, mais son bonheur ne dura pas longtemps : deux ans plus tard il mourut à son tour. Maintenant ils dorment l'un à côté de l'autre sur la colline de la vieille église, d'où l'on découvre la vallée de la Sarre, avec prairies verdoyantes, et dans le fond à gauche, les sapinières toutes noires qui montent jusque dans le ciel.

Tout près d'eux repose Mme Charlotte Rantzau.

George est l'homme le plus riche du pays ; par ses grandes spéculations sur les bois, depuis l'établissement du canal de la Marne au Rhin et du chemin de fer de Paris à Strasbourg, il a presque décaplé sa fortune. Il aime Louise et Louise l'aime toujours. La bénédiction du Seigneur repose sur eux : ils ont des enfants en quantité !

Moi, je suis grand-grand-père et je vis de mes rentes !... C'est extraordinaire en France, un vieux maître d'école qui ne végète pas dans la misère, après avoir passé toute sa vie à instruire ses semblables, et pourtant rien n'est plus vrai : — Je suis rentier !... — Mon fils Paul, devenu, par son travail, inspecteur des écoles primaires, me fait une rente !... Sans lui je serais bien malheureux, car les cent vingt francs de pension que me donne l'État et mes pauvres petites économies ne me suffiraient pas pour vivre honorablement.

C'est un bon fils !... Je le bénis, lui et les siens !...

Et maintenant, mes amis, avant de vous quitter pour toujours, je voudrais bien vous dire que je m'occupe encore d'histoire naturelle, malgré mes quatre-vingts ans ; mais Marie-Anne, de plus en plus prudente, me défend de parler de mon âge, elle dit que la mort pourrait m'entendre...

Adieu donc, vivez en paix dans l'honnêteté et la justice ; tout le reste n'est rien !...

FIN.

## PETITS COUPS DE CRAYONS.

Quand je pense à mes jeunes années, il me semble que le nombre des sots diminue sensiblement, mais que celui des fous augmente.

\*  
\* \*

Le crédit seul peut faire marcher les affaires et doubler le bien-être de chacun ; — c'est ce que mon tailleur ne veut pas comprendre.

\*  
\* \*

Le droit des femmes.—Dans une réunion électorale. Une femme est à la tribune.

—Oui, citoyens, la place de la femme est dans la Chambre...

Une voix.—A coucher.

\*  
\* \*

Deux enfants causent.

—Est-ce qu'elle est belle la maison de ton papa ?

—Très-belle. Elle est toute couverte en ardoise !

—En ardoise ! Celle de papa est bien plus belle ! Il dit qu'elle est couverte d'hypothèques !

\*  
\* \*

Joli dialogue entre un juge et un meurtrier condamné à mort :

*Le juge.*—Prisonnier avez-vous quelque chose à dire avant que sentence de mort soit prononcée contre vous ?

*Le meurtrier.*—Je veux être pendu de suite, le plus tôt sera mieux, afin que je paraisse devant un juge autrement fort en loi et en justice que Votre Honneur.

## LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.